

Regarder la réalité en face



Eugénie Paultre

Une parole d'Alfred Brendel : une indication, comme une impérative invitation... pour nous tous.

Ce que je conseillerais à tous les musiciens, même à ceux qui n'en ont pas envie, c'est de regarder la réalité en face, au lieu de la fuir comme on le fait si souvent aujourd'hui. Il n'est d'ailleurs pas étonnant que tant de gens ferment les yeux devant la réalité : le spectacle du monde est angoissant. Il n'y a peut-être jamais eu dans toute l'histoire de l'humanité de problèmes aussi urgents et effrayants. Essayer de regarder le monde tel qu'il est serait un premier pas vers une solution.

Nous sommes en 1972.

Qu'en est-il à présent ?

Fuir une réalité angoissante n'est plus à l'ordre du jour —

elle se rappelle si souvent à nous désormais.

On voudrait encore se détourner —

mais le bruit — criant, constant — d'un monde qui souffre...

Regarder la réalité en face — nous y sommes forcés — si pénible que cela puisse être.

Pour autant, « un premier pas vers une solution » se fait attendre.

On a beau regarder cette réalité —... force est de constater qu'il n'y a que des efforts de microsolutions écrasées par les macrodynamiques mondialement en marche ?

Les fleurs des esprits résistants : sans force face à la puissance aveugle des rouleaux compresseurs ?

Une solution, des solutions ? Ce serait bien...

Mais c'est naïf ? L'optimisme : soubresaut émotionnel ?

« Une solution » — au temps des catastrophes qui ne semblent que commencer, qui redoublent de force et d'ingéniosité ?

Les forces contraires semblent prendre toujours plus de place... c'est déroutant... quand un sursaut s'imposerait, de toute évidence.

Il n'y a pas de solution...

Il faut s'y résoudre ?

Des solutions ponctuelles, factuelles, personnelles peut-être.

Pas plus...

Pourtant... « *Essayer de regarder le monde tel qu'il est...* », nous dit Brendel. « *Essayer de regarder le monde tel qu'il est serait un premier pas...* ».

Et s'il avait raison ?

En 2008, « Les adieux décontractés d'Alfred Brendel à l'Auditorium de Lyon », dit le journal. Une des dernières sonates de Schubert est jouée — où l'angoisse de la mort est surmontée dans les méandres d'un chant à nul autre pareil.

Et si la lucidité et la grâce faisaient cause commune...

Mais aujourd'hui — il nous faut regarder non plus seulement des *problèmes urgents et effrayants* — mais des catastrophes en chaîne, des catastrophes irréversibles, des tragédies d'une perversité inouïe... des effondrements...

Exacerbation... qui nous agresse... nous saute au visage...

À quoi bon *regarder en face*, si c'est pour être mordu par des faits et effets débridés ?

« Laissez-nous encore fermer les yeux, un tout petit peu, encore un peu. »

Si la condition humaine a toujours eu sa part d'angoisse et d'épreuve — la souffrance et la mort — elle a désormais sa part de stupeur devant la fin de ce monde, vraisemblablement en cours — dans un énervement croissant.

Constater que la condition humaine a monté ou descendu d'un cran ?

Il n'y a plus seulement à vivre le défi de sa propre mort, de la mort de ses proches, de la maladie, de la souffrance. Le monde est malade et va mourir. La finitude acharnée a tout infesté : là — en soi, devant soi, autour de soi.

La condition humaine — à vivre — dans des conditions calamiteuses —

Où les nouvelles générations que nous sommes — doivent — malgré tout — malgré les nuages lourds saturés d'angoisse — *grandir*...

On essaie de s'y soustraire, tant bien que mal, de courir après des refuges où entretenir un temps une forme d'inconscience. Mais cela peut s'avérer coûteux si,

à la fin, ils se transforment toujours en indifférence, distraction, négligence, oubli, paralysie, anesthésie, agitation, excitation, mépris — dans un appauvrissement d'une tristesse douloureuse.

Certes, un autre refuge... existe... un « lieu secret » — auquel certains accèdent (Brendel).

Les musiciens, par exemple. Cet espace privilégié s'appelle — travail ; il s'appelle émotion, intelligence — joies de l'émotion et de l'intelligence que des efforts soutenus poursuivent.

Mais Brendel leur dit : N'oubliez pas de regarder la réalité en face...

Rilke : « C'est là ce qu'on appelle destin : être en face et cela seul et toujours être en face. »

Comme si échapper au monde, même de la plus élégante manière, ne se pouvait pas — ne se devait pas — dans n'importe quelle condition.

C'est le destin qui nous est commun :

— Entrer en relation avec *toutes* les dimensions de l'existence.

Et comme Baudelaire : regarder la Charogne.

Regarder ce monde rongé par une prédation devenue folle.

Mais que nous vaut cet ultime effort, si tant de fois le cœur se brise ?

Est-ce la mort, et toutes ses formes, qui gagne à grands pas ?

Regarder un malaise de plus en plus insoutenable...? Les âmes fatiguées, agressées crissent dans des aigus insupportables. L'âme, pour se sauver, se caparaçonne... dans des réflexes de rejet, de haine, d'abêtissement volontaire, ou dans une chute libre dans l'enfer du cerveau.

Regarder cette âme en face.

Regarder ce que nos âmes sont devenues...

Un mauvais *trouble* gagne du terrain...

Mais — la réalité en face — est-ce seulement ce chaos organisé où tout doit finir... où nous sommes laissés seuls, de plus en plus seuls — dans un essoufflement qui s'envenime ?

Se ressourcer en prenant le risque de regarder... plus avant... de voir plus loin — quand même l'horizon semblerait obturé.

Aller chercher les notes rondes, en traversant les aigus qui règnent à la surface, mais jamais au plus profond.

Il nous reste la force de constater l'infinie chaleur de la vie — jour après jour — dans les notes de vie ici et là — dans n'importe quel quotidien — et suivre le son qu'elles indiquent — dans des tonalités inédites ou tendrement familières.

Plus le monde court à sa perte, plus la vie doit être vivement perçue.

Est-ce une solution ?

Des voix s'élèvent qui tentent de poursuivre une musique : celle de l'amour qui n'a pas disparu, de la poésie du monde qu'il faudrait encore pouvoir chanter.

Mais elles se laissent recouvrir par le bruit de la machinerie en marche...?

Que vaut un ultime hymne à la vie —

contre l'angoisse qui sature les esprits, la violence qui se croit tout permis, et une désinvolture cacophonique qui prend ses aises

— s'il n'est qu'un concert intimiste ?

Les obscurités gigantesques d'un monde qui s'enténébre ?

Regarder.

Ces ombres — légion, polymorphes

— de quelle Lumière viennent-elles ?

Regarder cette Lumière — son amplitude : si ténue soit-elle.

Char : *Madeleine à la veilleuse.*

Il n'est pas trop tard.

Il est tard.

Et dans ce crépuscule : ce crépitement de vie

— inexorable

— dans ce chaos — parfois, souvent — « se produit des sons venus d'un autre monde » (Brendel).

Le cœur s'ouvre.

C'est notre Nature d'enfant. — Elle est là — ne demande qu'à nous donner des forces — pour vivre — dans ce monde.

C'est une ressource naturelle toujours disponible.

Un *feeling* sans pareil —

Ce don naturel d'échapper à l'emprise de l'espace et du temps — si oppressants soient-ils.

Rilke : « Ne croyez pas que le Destin soit plus que la densité de l'Enfance. »

Il nous revient de veiller sur ce pouvoir magique —

accéder à une « sphère située hors du temps et de la réalité » (Brendel) — Elle existe.

Mais, nous alerte Brendel, elle ne se découvre pas si l'on croit pouvoir fuir ce monde tel qu'il est —

C'est dans ce monde que nous sommes —

C'est dans ce monde seul que se trouve le chemin vers la sphère — que nous désirons tous — au plus profond de nous.

Elle se découvre en profondeur et avec précision, paroxysme et plénitude — seule à même ce présent délétère — même s'il nous agrippe, nous appesantit, nous terrifie...

Alliage mystérieux de toutes les dimensions —

Toute la beauté

de notre condition d'être humain —

seule capable de traverser toutes les conditions données de l'existence —

sous les chocs que notre Monde produit et induit en nous —

rassembler son énergie

— y puiser un calme

— si rien ne saurait contredire une présence

— un présent à venir

— des notes de lumières.

Schubert. Les dernières sonates.

Eugénie Paultre